

WRONG

UN FILM DE QUENTIN DUPIEUX

REVUE DE PRESSE

**REALITISM
FILMS**

QUOTIDIENS

WRONG



Portrait Côté pile, Quentin Dupieux est Mr. Oizo, prince de la musique électro ; côté face, il est réalisateur et applique au cinéma les mêmes recettes : aplanir pour mieux mettre en relief

Rouleau compresseur

Selon certains cinéphiles, l'œuvre d'un réalisateur s'apprécie à l'aune de sa pilosité. L'épi ténébreux de Tim Burton, la moustache stylisée de Charlie Chaplin, le bouc montagnard de Luc Moullet, la queue-de-cheval élastique de Jane Campion sont, d'après cette théorie capillotractée, autant de portes d'entrée dans leur foisonnante filmographie. Quentin Dupieux, 38 ans, offre un cas d'école en la matière. Le réalisateur de *Wrong* arbore une barbe finement rasée, que contredit une chevelure pétaradante. A la vision de ses films, cette option pileuse fait on ne peut plus sens : ami des barbiers, ennemi des coiffeurs, Dupieux aplatit d'un côté ce qu'il ébouriffe de l'autre.

Sa barbe lorgne vers les toisons impeccablement taillées des cinéastes comme Spielberg, Scorsese, Lucas, De Palma, Coppola, Carpenter & Co, dont les films ciselés de violence et de réflexivité ont marqué son adolescence. Sa tignasse, en revanche, évoque certains flibustiers du cinéma franchouillard, de Jean-Pierre Mocky à Robert Enrico.

Mais, bien que nourri à ces mamelles antiques, lui-même est d'une autre génération : celle du numérique, une technologie qu'il « embrasse à fond ». C'est sous sa casquette de DJ que notre chevelu a, pour la première fois, épousé le pli digital. Car Dupieux mène, dissimulé derrière le pseudonyme de Mr. Oizo, une carrière parallèle de musicien électronique. En 1999, l'un de ses tout premiers singles, *Flat Beat* (« le battement plat »), se vend à

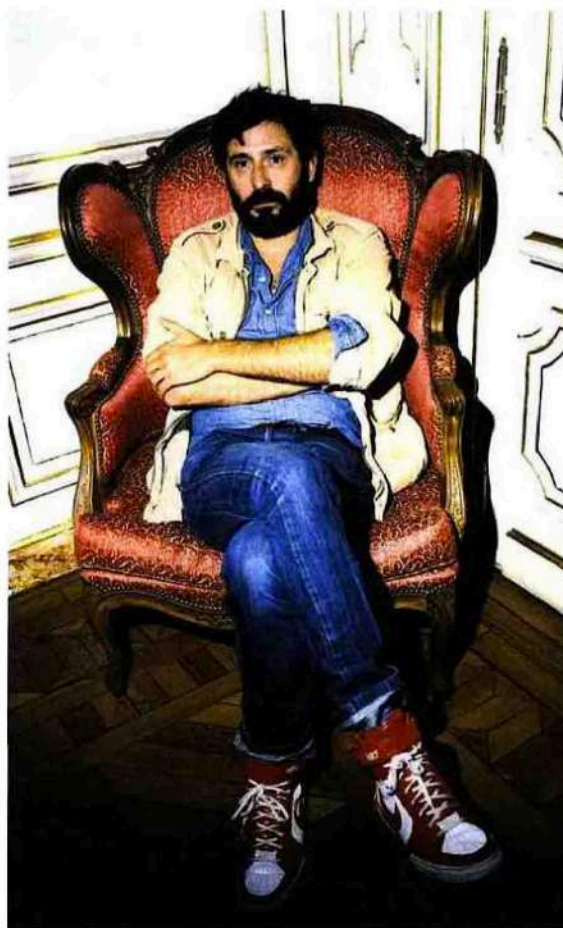
trois millions d'exemplaires, propulsé par une série de clips et de pubs mettant en scène une marionnette jaune au front écrasé, dénommée Flat Eric. Ces vidéos, il les a conçues en collaboration avec une agence de communication anglaise, pour le compte de la marque de jeans Levi's. « J'ai eu la chance de gagner très tôt énormément d'argent, ce qui m'a vite permis de travailler de manière indépendante. »

**« J'étalonne mes films dès la prise de vues, je les monte comme je mixe mes albums, chez moi »
Quentin Dupieux**

Depuis, Oizo a pondu quatre albums et Dupieux quatre longs-métrages : *Nonfilm* (2001), *Steak* (2007), *Rubber* (2011) et *Wrong* dont il compose évidemment lui-même les bandes originales. De son propre aveu, il applique aujourd'hui au cinéma ce que lui et ses amis de la *French touch* ont infligé à la musique, il y a une quinzaine d'années. Un traitement qui tient en trois mots : automatisation, émulation et mondialisation. « Le numérique a apporté beaucoup de légèreté, estime-t-il. On tourne plus rapidement, avec des équipes réduites. J'étalonne mes films dès la prise de vues, je les monte comme je mixe mes albums, chez moi. Les nouvelles caméras ont créé un langage neuf. Je tourne avec un appareil photo, il procure la sensation du ciné, sans être du ciné. Ces innovations m'ont permis de tourner aux Etats-Unis, pour à peine 1 million de dollars par film. »

Dupieux peut s'enorgueillir d'avoir été sélectionné à Sundance et de compter parmi ses groupies un certain Marilyn Manson. « C'est un fan absolu de *Rubber*, dont il s'est tatoué l'une des répliques-clés, "No reason", sur la main. Il m'a reçu chez lui et m'a projeté, dans une salle éclairée aux chandelles, un court-métrage de Fellini. Je l'ai invité à jouer dans mon prochain film, *Wrong Cops*. » Pour lui, *Wrong Cops* est un spin off de *Wrong*, c'est-à-dire une suite centrée sur l'un des personnages secondaires de *Wrong*, en l'occurrence « un flic bas de gamme, joué par un diamant brut ».

Il est souvent reproché à ses films de ne faire aucun sens, et Dupieux donne à ses détracteurs des arguments en pagaille : ses récits alternent entre « le basique et le tordu, le néant et le total », dit-il, quand ils ne sont pas noyés sous des mises en abyme à tiroirs. Il a choisi d'appeler



En 2010. FRED KIBIN/ADOC-PHOTOS

son deuxième long-métrage *Steak*, en écho à la « viande » des films d'horreur, mais aussi parce qu'il a failli être financé par un boucher bordelais vainqueur de l'Euro-millon.

Dans *Wrong*, l'une des scènes les plus déroutantes voit Eric Judor (du duo comique Eric & Ramzy) se réveiller en sursaut d'un cauchemar et constater avec soulagement qu'il est mort. « Seul un déséquilibré mental peut tolérer le vrai n'importe quoi. Ma non-logique a sa logique propre. Mes films sont très écrits et structurés, comme peuvent l'être ceux de David Lynch », se défend Dupieux.

Un autre français de Californie, Michel Gondry, a produit ses premiers courts-métrages il y a quinze ans. Leurs films procèdent du même mouvement : aplanir, pour mieux mettre en relief. « C'est Michel qui a recommandé à Eric & Ramzy de travailler avec moi. Ils n'ont jamais aussi bien joué que lorsque je leur ai bandé le visage dans

Steak. Au départ, c'était une manière d'éviter que leur renommée phagocyte le film, mais c'est devenu un moyen de réinventer leur jeu. » Même topo avec le « héros » de *Rubber*, un pneu doté du pouvoir de faire exploser des têtes sur son passage : chez Dupieux, « flat is beautiful », le bonheur est dans le plat.

Et dans le numérique : « Je suis estomaqué qu'un petit appareil photo permette des profondeurs de champ aussi insensées, qu'un aussi simple gadget fasse littéralement sortir le film de l'écran. Une technologie très dangereuse pour les vieux métiers du cinéma. » Dans le jargon musical, la compression désigne un effet paradoxal, qui consiste à réduire la dynamique du signal sonore et, ce faisant, à lui donner plus d'impact. D'abord adoptée par l'électro, elle est aujourd'hui la norme. Voilà, peut-être, ce dont Quentin Dupieux est le nom : un rouleau compresseur, décoiffant le spectateur au nez et à la barbe de l'industrie. ■

AURELIANO TONET

Humour acide et néo-dada

Wrong



Quentin Dupieux prétend se plonger, pour imaginer ses films, dans un état de demi-sommeil propice à la rêverie. Si c'est le cas, *Wrong* est une image de son inconscient et, partant, de l'influence du cinéma américain sur les esprits d'aujourd'hui.

Tourné aux Etats-Unis, avec des acteurs américains et Eric Judor (d'Eric & Ramzy) dans le rôle d'un jardinier, ce film ne ressemble, en un sens, à rien de connu. Sur un mode que l'on pourrait qualifier de surréaliste, on y suit la quête d'un homme récemment licencié de l'agence de voyages qui l'employait, qui découvre un beau matin que son chien a disparu et part à sa recherche.

Pour autant, *Wrong* ne sort pas de nulle part. Car le récit est moins maigre qu'il ne paraît. Sa substance, il la puise dans un vaste faisceau d'influences, presque entièrement issues du cinéma américain

contemporain, que l'auteur fond dans un magma étrange, parfois dérangent, formidablement fluide. Dans les motifs de comédie (*Un jour sans fin* ; *Ace Ventura, Pet Detective*) il fait souffler les esprits de David Lynch, de Spike Jonze, de Vincent Gallo... *Wrong* est en somme au cinéma ce que le sample est à la musique : l'absorption et la transformation par un artiste des œuvres d'autrui.

Une abstraction bizarre

Avec cet humour acide qui caractérisait déjà *Steak* et *Rubber*, ses films précédents, Quentin Dupieux compose, à partir de son arche narrative minimaliste, des boucles : un échange d'identités entre deux personnages, l'histoire d'un voisin qui refuse de reconnaître qu'il fait du jogging, l'entrée en scène d'un gourou adepte de la télépathie avec les animaux... Le film trouve son unité dans son langage formel, une abstraction bizarre que permet l'extrême précision de l'image (il tourne avec un appa-

reil photo 5D), une manière parfois outrancière de créer une profondeur de champ artificielle. Il y a indéniablement une atmosphère dans *Wrong* – un sentiment de malaise, de dysfonctionnement généralisé, de bug civilisationnel. Le cinéaste la rend d'autant plus vibrante qu'il parvient, malgré la tonalité absurde de l'ensemble, à donner chair à ses personnages.

Mais à force de prendre des chemins de traverse, le film s'égaré, révélant à la longue plus de creux que de pleins. Si la charge était plus iconoclaste, on pourrait envisager *Wrong* comme une œuvre néo-dada, mais elle reste essentiellement blagueuse. Comme le geste, un peu vain, d'un garçon talentueux, peut-être aveuglé par la facilité qu'offre la technologie de naviguer d'un art à l'autre. ■

I. R.

Film français de Quentin Dupieux. Avec Jack Plotnick, Eric Judor, Alexis Dziena, Steve Little (1h 34)



CANIN LE BARBARE

CLEBS Avec «Wrong», Dupieux mixe rapt de chien, télépathie et paranoïa. Barré.

WRONG de **QUENTIN DUPIEUX**

avec Jack Plotnick, Eric Judor, Alexis Dziena, Steve Little, William Fichtner... 1h34.

Le chien Paul a disparu. Son maître, Dolph, est en panique. Il vit seul avec son chien. C'est quasiment un couple. En fait, un certain Master Chang a fait kidnapper Dolph afin que Paul expérimente le manque et éprouve une joie décuplée au retour de l'animal. Mais l'opération a mal tourné, la camionnette du rapt a cramé, le chien a fugué. Un fond tragique sur la perte irrémédiable de l'être aimé sous-tend la fable absurde.

Quentin Dupieux, alias Mr Oizo, avait signé un premier long métrage, *Steak*, une comédie avec Eric et Ramzy, qui était sans nul doute l'un des meilleurs films de l'année 2006, mais aussi l'un des moins vu ! Puis Dupieux s'est à nouveau singularisé un cran au dessus avec *Rubber*, dont le héros était un pneu serial killer roulant sa bosse en Californie. Présenté à Sundance et Locarno, *Wrong* ajoute une pièce de choix à l'univers hors-norme d'un cinéaste qui, passé par la scène electro, dessine hors de

France (géographiquement mais pas financièrement) un périmètre fictionnel radicalement original.

Le seul souci, parce qu'il y en a un, c'est la capacité du spectateur à trouver une porte d'entrée, fût-elle étroite, dans ce «Wrong world» où les situations prosaïques (aller travailler, chercher son chien, commander une pizza, faire des travaux dans le jardin...) deviennent des tremplins en direction du plus proche hôpital psy. Car pour le frenchie Dupieux, séduit par l'imagerie américaine et les codes du nouvel Hollywood, l'horizon de toute histoire est bordée par une maladie mentale qui ne dit pas son nom. D'où les quiproquos avec bandage autour de la tête dans *Steak* ou la promotion d'un objet stupide (le pneu) au rang de force motrice pensante et agissante dans *Rubber*. Ici, il est question de communiquer par télépathie avec le chien perdu, mais on peut voir aussi le film comme une description du basculement du héros, Dolph, dans une crise de paranoïa où tout se met à faire signe sans qu'il soit possible de dire en direction de quoi, au juste.

Scénario, cadre (il est son propre chef op), réalisation, montage, Dupieux fait tout lui-même. Il a plein d'idées de plans, sa loufoquerie arty n'est jamais prise en défaut, mais, pour le coup, on a aussi l'impression qu'il se fait plaisir ou qu'il prend une drogue qu'on n'a pas eu la bonne idée de nous distribuer à l'entrée de la projo. Et puis, défoncé ou pas, la séduction du film s'arrête vite pour peu qu'on déteste les chiens...

D.P.



PAR ICI LES SORTIES

WRONG

de **Quentin Dupieux.**

FRANCE, 2012, 1 h 34.

Pluto. Le retour du plus frappé des cinéastes français. Après *Nonfilm*, *Steak* et *Rubber*, Dupieux remet le couvert avec une farce de non-sens dont il a le secret : un homme cherche son chien (kidnappé), et sa quête se complique de mille petits événements tous plus dingos les uns que les autres. Exemple : le héros travaille dans un bureau où il pleut constamment, son jardinier découvre qu'un palmier est devenu un sapin... Tout cela constitue un petit univers délirant comme un cauchemar. Il lui manque juste un tout petit peu plus de nerf (à cet égard, la bande-annonce est un modèle épatant). On est plus curieux de voir le film suivant de Dupieux, *Wrong Cops* (ne pas confondre !), dont on a pu avoir un avant-goût à Cannes

avec un réjouissant épisode confrontant Marilyn Manson à un flic tordu.

MONSIEUR LAZHAR, de **Philippe Falardeau.**

CANADA, 2011, 1 h 35.

Prof. À la suite du suicide d'une enseignante d'un collège de Montréal, un Algérien distingué se présente au pied levé pour la remplacer. Prise de court, la directrice accepte ; on va vite s'apercevoir que les méthodes du nouvel instit, quoiqu'un peu vieillottes, n'ont pas que des effets négatifs sur les élèves. On est un peu saturé de films sur l'école et le lycée. Celui-ci n'est d'ailleurs pas le dernier. Il a le tort, comme les précédents, de généraliser et de traiter les problèmes liés à l'enseignement comme des sujets de cours, au lieu de prendre une simple intrigue et de la dérouler. Autrement dit, ici comme ailleurs les situations sont toujours exemplaires,

jamais normales. Bien pensé mais pas crédible.

KILLER JOE, de **William Friedkin.**

ÉTATS-UNIS, 2011, 1 h 42.

Poulet. Oublié dans les années 1990, l'auteur surestimé de *l'Exorciste* a été réhabilité avec son précédent film, *Bug*,ammerspiel zinzin qui avait le défaut de son matériau d'origine (une pièce de théâtre). Il récidive avec une œuvre du même dramaturge, Tracy Letts. Moins zarbi mais plus trash que *Bug*, cette farce noire tendance grotesque met en scène une ribambelle de demeures qui fomentent le meurtre d'une parente à héritage avec un flic ripou. On ne sait pas ce qui l'emporte, entre le mépris du cinéaste pour ses personnages et la lourdeur des situations (la scène du pilon de poulet : au secours !). Faulkner revu par Groland.

V. O.

***HEBDOMADAIRES
ET MENSUELS***

WRONG

CANARDAGES

Le Cinéma

Wrong

(Chacun cherche son chien)

UN homme se réveille dans sa vaste maison californienne. Désespéré: il a perdu son chien. Dialogue de sourds avec un voisin qui part dans le désert. Avec une opératrice d'un livreur de pizzas à qui il demande pourquoi sur le logo des emballages figure un lapin à moto, ce qui symbolise deux fois la vitesse... Ou avec un jardinier à l'accent français, qui doit planter un palmier de Noël. Puis, sur le conseil d'un énigmatique maître Chang, qui roule en limousine à la manière du héros de « Holy Motors » de Carax, il essaie d'entrer en communication télépathique avec son clebs!

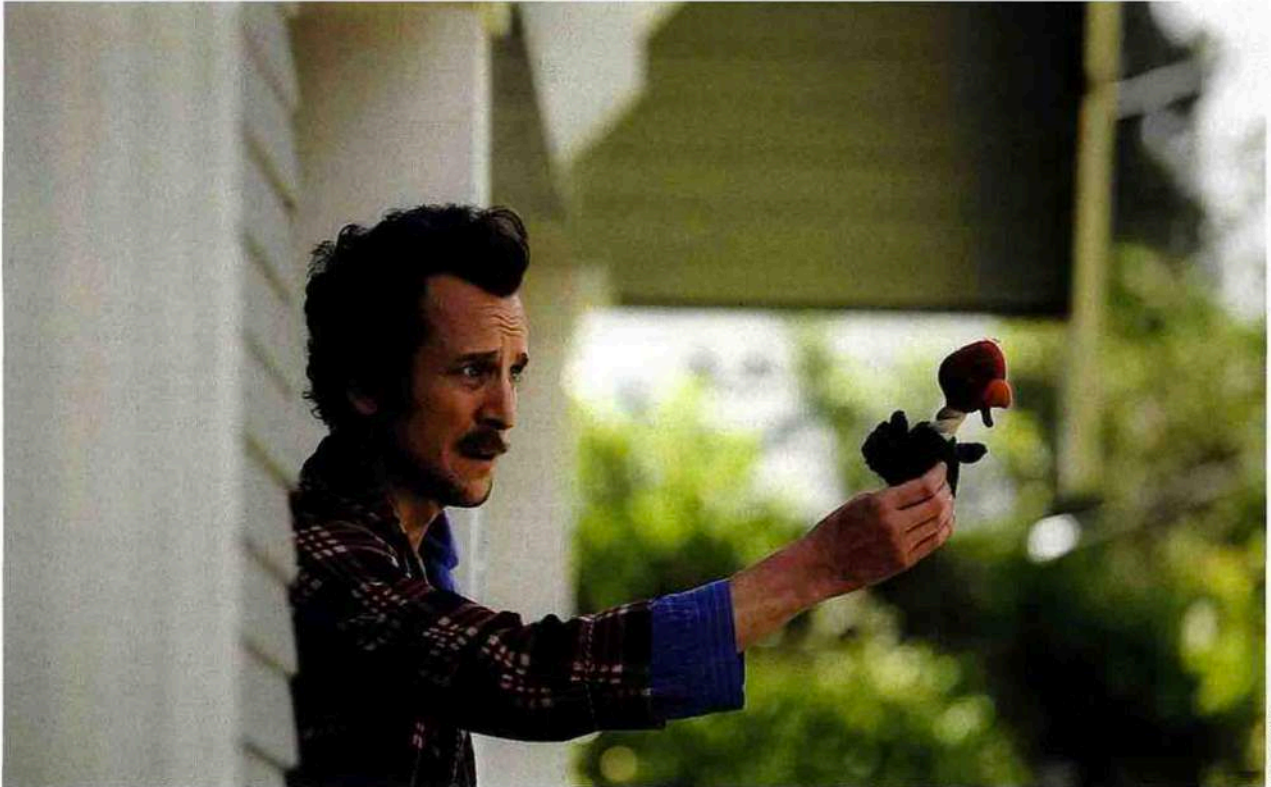
Scandé par une musique électronique, ce film design comme un appartement branché, épuré comme une toile abstraite, est bâti sur le principe du couac. Tout grince, tout y est décalé, de la même manière que chez Tati ou Iosseliani, mais sans leur poésie chaleureuse. Faut-il rire, faut-il avoir les larmes aux yeux comme le héros ? Le scénario, foutraque, vise à créer un trouble plus qu'à raconter une

histoire. C'est un cinéma de l'absurde, mais sans le sentiment du tragique ni la solution du comique.

Quentin Dupieux, qui s'est d'abord fait connaître en qualité de compositeur électronique sous le nom de Mr. Oizo grâce aux pubs Levi's, continue après « Rubber » (2009), qui suivait l'histoire d'un pneu, de tracer une route transatlantique neuve. Fasciné, il tourne aux Etats-Unis, avec des acteurs américains, tout en introduisant un grain de fantaisie française (Eric Judor d'Eric et Ramzy!) qui grippe les mécanismes hollywoodiens.

« Wrong », peut-être, mais pas mauvais du tout!

Fontaine David



Wrong de Quentin Dupieux

Right

JEAN-SÉBASTIEN CHAUVIN

Les films de Quentin Dupieux sont de drôles de bricolages. *Wrong* n'échappe pas à la règle, quand il raconte le désespoir d'un trentenaire célibataire dont le chien, Paul, disparaît mystérieusement un beau matin. À partir de ce point de départ, une constellation de personnages va graviter autour du héros prénommé Dolph : un jardinier français, un spécialiste de la télépathie canine (Master Chang), une employée de pizzeria nymphomane ou encore un voisin tout à la fois familier et inquiétant. On fait sans doute fausse route si on limite le travail du Dupieux à des saynètes surréalistes plus ou moins arbitraires. Le générique de début à beau

clamer haut et fort sa bizarrerie (un pompier défèque au milieu de la route sous le regard indifférent de ses collègues tandis qu'à côté d'eux une camionnette accidentée se consume lentement), quelque chose dans le film résiste de toutes ses forces à cette appétence pour l'étrangeté, posée d'emblée.

Au fond tout est très normal dans *Wrong*, et Dupieux enregistre cette banalité avec beaucoup de minutie. Il s'agit moins d'assister au surgissement de l'extraordinaire dans le quotidien, contrairement à ce que le film laisse d'abord entrevoir, que d'attester sans cesse l'extrême banalité de tout. Le réveil sonne tous les matins à la même heure, on bavarde avec

le voisin d'en face, on file travailler dans un bureau paysager, on discute plantes vertes avec son jardinier. Dupieux regarde ce petit monde avec une bienveillance amusée, un véritable amour de ce réel délavé et un peu morne de la *middle class* banlieusarde et du petit salariat, qu'il filme dans une image pastel, toute en valeurs de gris, sans aucune couleur franche. On sent bien qu'il s'intéresse à la description de l'ordinaire, de ce que peut être une discussion encore un peu ensommeillée, en robe de chambre, avec le voisin peu amène de la maison d'en face (dans une scène teintée d'un génial mélange d'inquiétude et de torpeur quotidienne).

Sauf que le quotidien, les choses ordinaires de la vie ordinaire subissent un léger déplacement. S'il y a de temps à autre un franc basculement dans l'absurde (la télépathie dont tous les personnages semblent à un moment atteints), la réalité n'est pas altérée. Ainsi le palmier du jardin s'est transformé en sapin, mais cela reste un arbre. Il s'est juste opéré un glissement sémantique que l'anglais rend encore plus drôle par son homophonie, le « *palm tree* » s'étant métamorphosé en « *pine tree* ». Et il en va de même de ce petit gag récurrent du radio réveil qui affiche 7h60.

Ou encore des trombes d'eau qui s'abattent chaque jour dans le bureau. Cette réalité-là, si elle est étrange, s'inscrit dans la répétition des jours et les habitudes du quotidien.

Car ici tout le monde s'acharne, et Dolph le premier, à maintenir coûte que coûte une routine rassurante quand bien même le réel semble un peu surréel. Il continue d'aller au bureau alors qu'il a été licencié, comme s'il ne fallait pas dévier d'un pouce le long fleuve tranquille de la vie. Et ses collègues, dans leur méchanceté, ne supportent pas la présence de ce type qui rompt la logique de la vie en société (quand on a été licencié on ne revient pas travailler) et rend du même coup leur présence absurde (plus absurde qu'une pluie ininterrompue dans un bureau). Quant à Emma, la vendeuse de pizza, elle accepte avec une facilité désarmante de confondre le vrai et le faux Dolph, continuant son opération séduction comme si de rien n'était. L'angoisse du changement sourd ainsi de chaque personnage. Le « *palm tree* » est devenu un « *pine tree* » mais c'est moins cet extraordinaire changement qui intéresse Dolph que le fait qu'il doive impérativement être remplacé par un nouveau palmier. Pour que tout soit de nouveau comme avant.

Cette façon de maintenir un semblant de réalité quand celle-ci ne cesse de se dérober rappelle certains films de Buñuel comme *La Voie lactée* ou *Le Charme discret de la bourgeoisie*. Chez Buñuel il s'agissait avant tout de décrire—mine de rien, avec cette transparence si singulière de ses œuvres françaises—une classe sociale refusant de perdre la face et souhaitant continuer de jouir de ses privilèges et de son pouvoir, quand bien même le réel s'y oppose. *Wrong* n'a pas cette verve politique, seulement préoccupé par l'angoisse du néant, la perte et le désamour. C'est pourquoi la disparition de Paul le chien bouleverse autant le héros. C'est le seul événement extraordinaire, l'unique rupture dans la trame du quotidien et il s'agit pour le film de réparer cet accroc qui laisse une peine immense au héros, redonner à la banalité (un homme et son chien) les couleurs qu'elle a perdues. Tous les personnages acceptent ainsi la banalité et la répétition du même comme une bénédiction.

Tous sauf un : le voisin de Dolph. Devant le regard médusé du héros, le voilà qui nie avec un aplomb absolu et contre toute évidence qu'il fait du jogging tous les jours—justement parce que ce quotidien, à l'inverse des autres, semble l'angoisser. Il roule donc sans fin dans le désert. Il y a quelque chose d'assez beau à le voir faire l'expérience du vide à la périphérie du film, se livrer à une aventure abstraite et sans objet, dans une sorte de dépouillement presque zen. Cette échappée, tel un contrepoint aux obsessions des autres personnages, achève de faire de *Wrong* une réflexion existentielle, à la manière d'un petit tableau accroché dans un boudoir, qui inviterait celui qui le regarde à la réflexion. De part et d'autre de la rue ce n'était pas seulement deux voisins qui discutaient au petit matin, mais deux conceptions du monde qui s'affrontaient. ■

WRONG

France, États-Unis, 2011

Réalisation, scénario, image, montage, musique: Quentin Dupieux

Interprétation: Jack Plotnick, Éric Judor, William Fichtner, Alexis Dzienna, Steve Little

Production: Realitism Films

Distribution: UFO

Durée: 1 h 34

Sortie: 5 septembre



Wrong

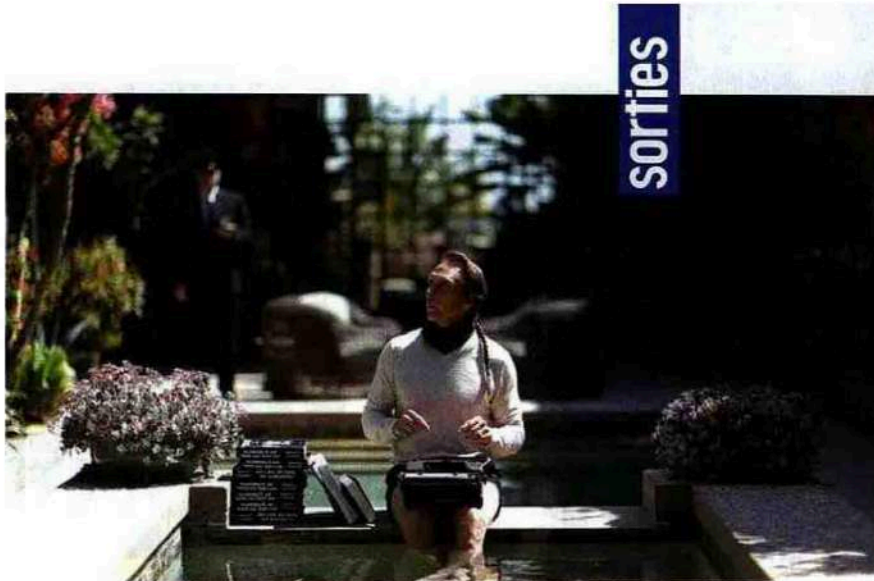
Américain, de Quentin Dupieux, avec William Fichtner, Eric Judor, Arden Myrin, Jared Ward, Bo Barrett, Jack Plotnick, Steve Little.



Steak, Rubber, Wrong, les titres des films de Quentin Dupieux affichent une concision anglo-saxonne. Après le pneu fou (*Rubber*), c'est désormais l'Amérique tout entière qui est en proie à la folie. Il suffit d'un radio-réveil déviant dont l'heure passe de 7 h 59 à 7 h 60 pour que la journée de Dolph Springer vire au cauchemar. Paul, son petit chien adoré, a disparu. Le docteur Chang, un étrange justicier, l'a kidnappé. Quel sens peut-il alors don-

ner à sa vie ? Les premiers dialogues de *Wrong* sont riches de promesses. Le dialogue entre Dolph et son voisin joggeur distillent d'emblée une suave folie qui pose finement la question des distances. La conversation téléphonique avec une livreuse de pizza atteint des sommets de non-sens. Et puis, mystérieusement, la magie s'estompe, le fantastique s'embourbe dans un récit qui compile les scènes plus qu'il ne les dramatise. En créant un univers oscillant entre Tati et Lynch, l'air se fait rare, la quête de l'originalité devient asphyxiante et renvoie toutes les situations à un brillant exercice de style. Des images résistent cependant à l'exercice : un bureau dans lequel il pleut, une voiture égarée sur un lac de sel, un palmier remplacé par un pathétique sapin. *Wrong*, malgré son relatif enlèvement scénaristique (mais plus abouti que *Rubber*), nous donne envie de goûter au prochain titre de Quentin Dupieux.

V. T.



Wrong de Quentin Dupieux

Un homme perd son chien. Le nouveau film-concept du maboul Quentin Dupieux : au bord du néant, mais toujours stimulant.

Deux ans se sont écoulés depuis le coup d'éclat *Rubber*, dont les secousses se firent sentir bien au-delà du Festival de Cannes, où il fut découvert. Le récit de cette aventure *do it yourself* (un pneu, un budget zéro, quelques potes et un appareil photo) ouvrait avec fougue une brèche inconnue dans le cinéma français, ou allaient s'engouffrer d'autres jeunes auteurs en manque d'urgence.

Deux années pendant lesquelles l'homme-orchestre Quentin Dupieux, alias Mr Oizo, a poursuivi ses expériences transdisciplinaires : il a cumulé les projets de films (dont le très fort *Wrong Caps*, starring Marilyn Manson) et les ép flamboyants (*Stade 3*), jusqu'à ce nouveau long métrage, son troisième, une sorte de bonus track au titre joueur *Wrong*.

Si les conditions de tournage sont toujours les mêmes, c'est surtout la permanence du style Dupieux qui frappe, avec cette certitude désormais acquise que s'invente là, depuis *Steak* avec Eric et Ramzy (2006), une œuvre passionnante dont la formule secrète pourrait se résumer à une question : quel est le niveau de croyance du spectateur ? Et, par extension, quel est encore

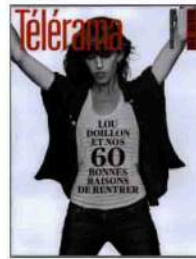
le champ de possibles du cinéma ? Infini, répond malicieusement *Wrong* qui débute sur un concept minimal (un Américain moyen perd son chien), avant de le détourner par a-coups : ajoutant ici l'histoire d'une mystérieuse secte procainine (dirigée par le délirant William Fichtner), là une romance parallèle avec une nympho hystérique, ou encore un personnage de détective redneck.

Peu importe au fond que l'ensemble fasse sens, le film multiplie les pistes narratives, les genres et les humeurs, tantôt drôles, tantôt dépressives, qu'il abandonne brusquement (*wrong way*) au rythme saccadé d'une écriture automatique très stimulante. Quelque chose relie pourtant cette compilation de dispositifs : disons un principe d'arbitraire, comme un régime de folie appliqué au monde auquel nous sommes priés d'adhérer – une horloge indique 7h60, des personnages morts réapparaissent (Eric Judor, hébété, génial), des bureaucrates travaillent sous les trombes d'eau (une critique du néo-capitalisme ? Même pas).

Souvent Quentin Dupieux frôle le néant, le simple gag, tandis que le film effectue une opération étrange, souterraine : il nous manipule et nous surprend, nous bouleverse au premier degré avec les retrouvailles entre un homme et son chien, dans la plus simple expression d'un cinéma extrait de ce grand bordel. **Romain Blondeau**

Wrong de Quentin Dupieux avec Jack Plotnick, Eric Judor (Fr., 2012, 1h34)

le film nous manipule et en même temps nous bouleverse



Dolf (Jack Plotnick)
a perdu son chien...
Un trip dope
au non-sens.

WRONG
QUENTIN DUPIEUX

Une comédie noire et absurde, par un cinéaste français vraiment barré...



Certains aiment se faire remarquer avec un premier film déviant. Un second, éventuellement. Puis ils rentrent dans le rang. Ce n'est pas le cas de Quentin Dupieux. *Steak* puis *Rubber* passaient à la moulinette les clichés du ciné américain. Avec *Wrong*, il enfonce le clou, et son sens de l'absurde prend une passionnante tournure existentielle...

Un matin au réveil – à 7h60! –, Dolf (Jack Plotnick, sorte d'Edward Norton ébahi) réalise que son chien a disparu... Ce n'est que le début d'une comédie noire paradoxale où se croisent, entre autres, un jardinier filou qui meurt et ressuscite, un gourou des animaux de

compagnie, un détective canin et un voisin qui fait un méga blocage : c'est plus fort que lui, il ne peut pas admettre qu'il fait du jogging! Sans parler de cette serveuse du Jesus Organic Pizza, prête à tout pour construire un foyer...

Totalement barré, Quentin Dupieux, homme-orchestre (ici, il est réalisateur, scénariste, chef op' et compositeur), ne fait que pousser à leur comble tous les tics des séries américaines et de l'Amérique tout court, dialogues insensés compris. A la manière d'un David Lynch, tout devient inquiétant : un jardin pavillonnaire, la vie de bureau, et même les sentiments. On reste tendus jusqu'à la dernière image, superbe : une voiture jaune qui roule sans raison et sans fin dans un désert éblouissant. – **Guillemette Odicino**

| Etats-Unis (1h34) | Scénario
Q Dupieux | Avec Jack Plotnick, Eric Judor,
William Fichtner.



LE ZOOM DE LA SEMAINE

“Wrong” is right

Après *Steak* et *Rubber*, Quentin Dupieux revient avec *Wrong* qu'il a tourné aux États-Unis et en anglais. Cultivant l'humour absurde et le bizarre, il est parti de l'histoire d'un homme qui perd son chien avant d'agréger de multiples idées et références à son récit qui n'est pas sans rappeler le cinéma de David Lynch dans ce qu'il peut avoir de plus décalé par rapport au réel. Pour l'occasion, Quentin Dupieux a retrouvé Éric Judor (sans Ramzy Bédia) dans le rôle d'un jardinier français à l'accent américain exagérément prononcé. À noter que *Wrong* a déjà suscité un spin-off sous la forme d'un court métrage présenté à la Quinzaine des réalisateurs. Le film a été lui-même projeté à Sundance et Locarno.

UFO Distribution, qui avait sorti *Rubber* en France, a choisi de poursuivre l'aventure avec Quentin Dupieux en lançant *Wrong* le 5 septembre dans 45 à 50 salles, dont sept à huit à Paris, et en proposant aussi une VF dans certains cinémas. Plusieurs partenariats ont été conclus avec Arte, *Les Cahiers du Cinéma*, Canalplus.fr et Radio Nova. L'affichage s'est déroulé en trois temps dans la capitale : panneaux 4x3 la semaine du 15 août, métro les jours suivants, kiosques au moment de la sortie. L'achat d'espaces a été réalisé dans le réseau Mk2 où la bande-annonce a été visible pendant 15 jours devant *The Dark Knight Rises*. Enfin, Quentin Dupieux et Éric Judor se sont répartis la promo dans les médias : la presse écrite pour l'un, la télé pour l'autre.

Anthony Bobeau

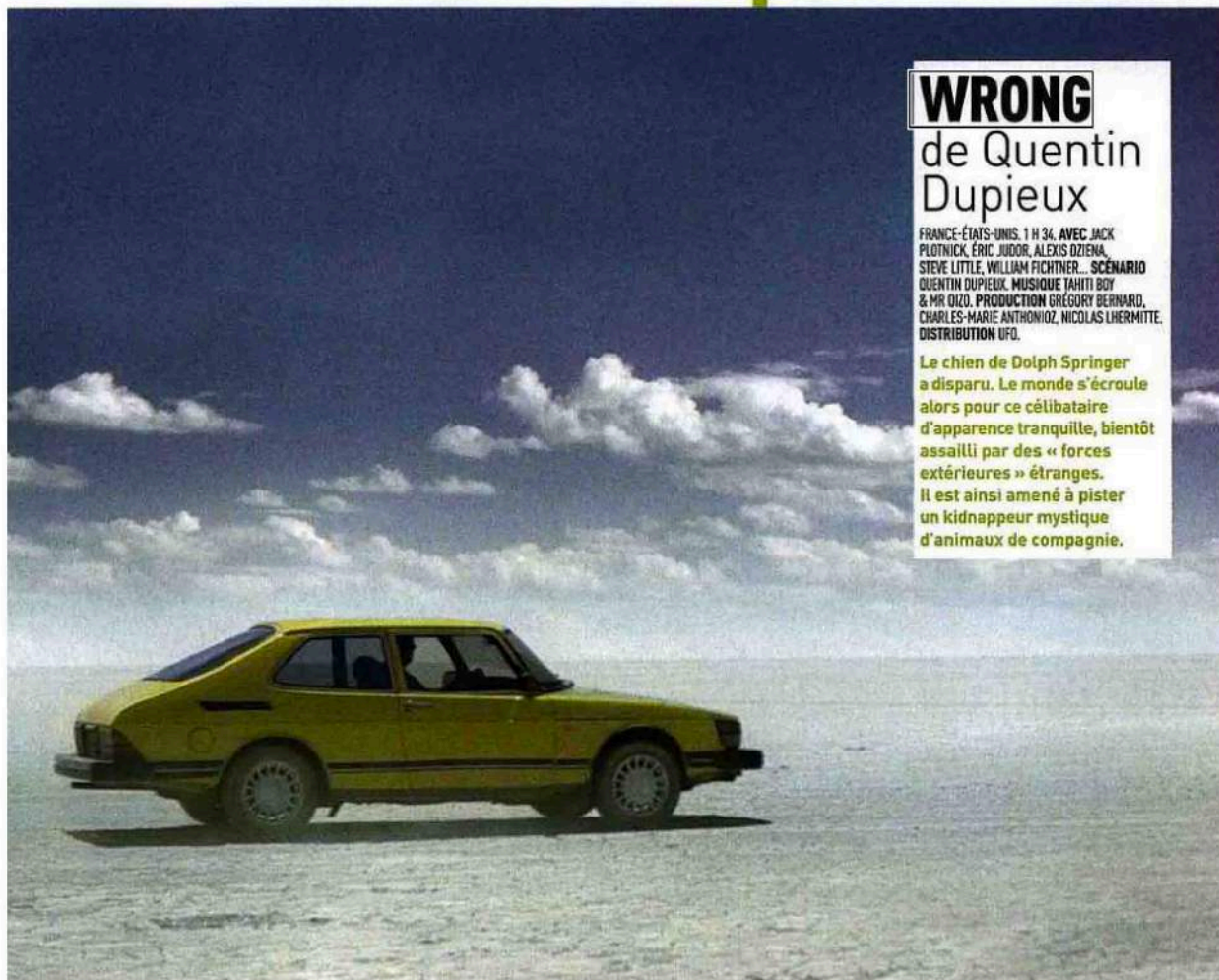


© *Wrong*
de Quentin
Dupieux.

© UFO DISTRIBUTION



cahier critiques 05 | 09



WRONG de Quentin Dupieux

FRANCE-ÉTATS-UNIS. 1 H 34. AVEC JACK PLOTNICK, ÉRIC JUDOR, ALEXIS DZIENA, STEVE LITTLE, WILLIAM FICHTNER... SCÉNARIO QUENTIN DUPIEUX. MUSIQUE TAHITI BOY & MR OIZO. PRODUCTION GREGORY BERNARD, CHARLES-MARIE ANTHONIOZ, NICOLAS LHERMITTE. DISTRIBUTION UFO.

Le chien de Dolph Springer a disparu. Le monde s'écroule alors pour ce célibataire d'apparence tranquille, bientôt assailli par des « forces extérieures » étranges. Il est ainsi amené à pister un kidnappeur mystique d'animaux de compagnie.

POUR

Comme son pote Sébastien Tellier, Quentin Dupieux, aka Mr Oizo (il cosigne la musique du film sous son nom de scène), regarde le monde autrement. Chez lui, tout est source d'angoisse : un voisin sur la défensive, une commande de pizza par téléphone, la plantation d'un arbre dans un jardin... La réalité se dérègle sans qu'on sache trop pourquoi, précipitant le héros dans un abîme de questionnements vertigineux qui évoque tantôt David Lynch (l'approche visuelle et sonore inquiétante), tantôt Charlie Kaufman (l'homme pris au piège de ses névroses), l'humour en prime (c'est très, très drôle). Supérieur à *Steak* et à *Rubber*, ses deux précédents films aux arguments trop minces pour tenir

la route, *Wrong*, dont le titre (« faux » ou « tort » en français) dit tout, c'est Alice au pays des merveilles en mode déviant. Les rencontres absurdes que fait Dolph Springer le mettent en situation d'échec permanent et le poussent ainsi à se dépasser, à mûrir un peu. N'est-il pas ce gugusse qui continue d'aller bosser alors qu'il est au chômage depuis trois mois ? Ce gringalet incapable de retenir une femme ? Cette chochotte pour qui la disparition d'un chien signifie la fin du monde ? Créateur passionnant car déroutant, Dupieux s'avère également un directeur d'acteurs inspiré. De la révélation Jack Plotnick (clone de David Arquette) au solide William Fichtner, en passant par l'inénarrable Éric Judor, le casting est tout entier au service de la vision barrée du réalisateur. C.N.

CONTRE

Après la route dans *Rubber*, Quentin Dupieux explore une autre mythologie du cinéma US dans *Wrong*, celle de la banlieue résidentielle aux pelouses bien taillées et aux habitants trop polis pour être honnêtes. Un territoire délimité par David Lynch il y a plus de vingt ans dans *Blue Velvet* et *Twin Peaks*, et dont il reprend les grands motifs : traitement graphique hyperréaliste, brouillage des frontières entre la norme et le bizarre, lente dérive vers l'absurde... Film après film, Dupieux continue de chercher le point de jonction entre le rêve américain et son envers cauchemardesque, entre le sublime et le grotesque, entre le grand n'importe quoi (aidé d'un gourou, un type tente de communiquer par

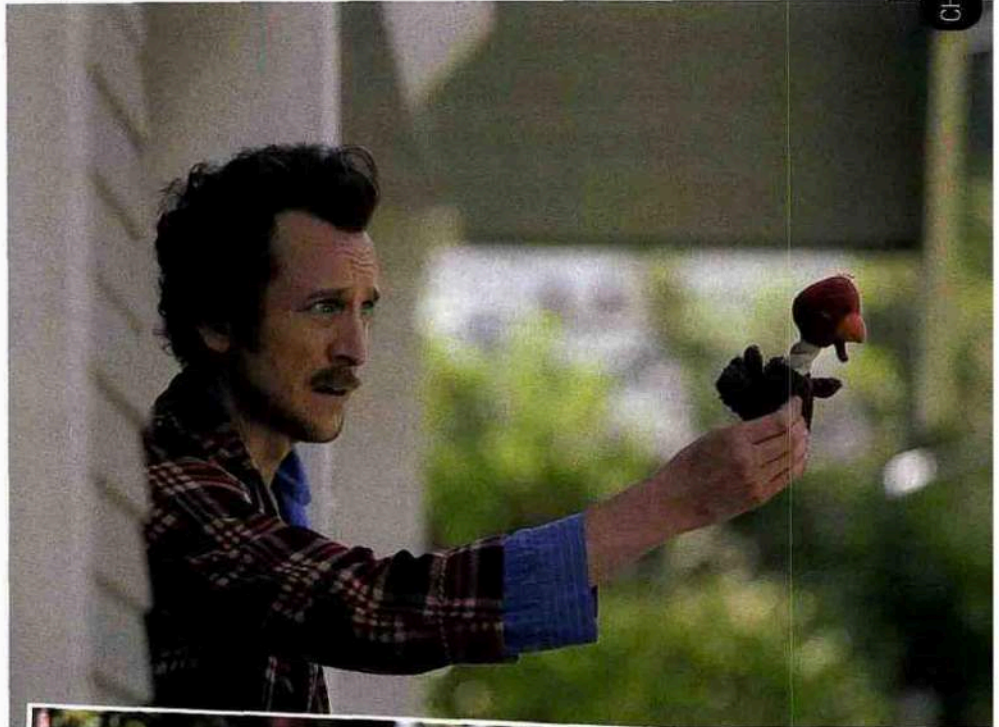
télépathie avec son chien) et le premier degré (*Wrong* vibre d'un amour sincère pour la gent canine). Le problème, ici, c'est que le nonsense n'est jamais drôle ou angoissant, juste embarrassant, et que les gimmicks visuels (le réveil indiquant 7 h 60, les employés bossant sous une pluie torrentielle...), belles trouvailles « clipsiques », ne s'incarnent jamais en idées de cinéma. Esthète surdoué, Dupieux s'enferme dans son soliloque, une pose arty égotiste dont il ne sort que pour violenter son spectateur (le film, interminable, est très crispant). Il a depuis donné de meilleures nouvelles de sa santé artistique avec le court métrage azimuté *Wrong Cops* (présenté au dernier Festival de Cannes). Mais, sur ce coup-là, il a tort sur toute la ligne. *Wrong*, définitivement. F.F.



WRONG

UN HOMME ET SON CHIEN,
SELON QUENTIN DUPIEUX.
ABSURDE ET DRÔLEMENT
ÉMOUVANT.

Qu'est-ce qui incite un chien à se donner totalement à son maître ? Qu'est-ce qu'un homme peut voir dans les yeux de son animal de compagnie pour tellement l'aimer ? De manière générale, pourquoi s'offre-t-on à l'autre ? Et où se trouve la frontière entre le dévouement et l'humiliation ? Une poignée de questions posées, dans son nouveau film, par Quentin Dupieux, déjà brillant instigateur de STEAK en 2007 et de RUBBER il y a deux ans. Des trois, autant que l'on puisse être arbitraire, **WRONG** est le meilleur. Le plus assumé par celui qui, plus connu dans la musique sous le nom de Mr Oizo, est devenu le maître du non-sens. Si pour son précédent long-métrage, déroulant un massacre sanguinaire par un pneu-tueur, Dupieux avait trouvé un petit gimmick justifiant sans cesse l'illogisme du film (un collègue de spectateurs tenus à distance et commentant l'action), ici point de frilosité – un palmier se transforme en sapin – on trouvera l'explication sur internet –, la mort n'est pas vraiment la mort – mais ce n'est pas grave –, et on appelle la pizzeria pour connaître la signification de son logo peu idoine – sans jamais agacer son interlocuteur. Surtout, Dolph (Jack Plotnick) se réveille un matin et son chien a disparu, hors de sa jolie banlieue aux maisons bien rangées. C'est la plus grosse et la plus absurde des catastrophes qu'expérimente ce type lambda, évoluant pourtant dans un monde farfelu et participant activement au grotesque quotidien. Au point d'en accepter les préceptes de Master Chang (hilarant William Fichtner), chantre de la télépathie entre l'homme et son meilleur ami à quatre pattes. **WRONG** est une véritable invitation dans une dimension ludique et hypnotique. Baignant dans des couleurs pastel et une déco californienne des 70's (la fascination pour les codes de l'Amérique est le fil rouge de l'univers visuel de Dupieux), il exige du spectateur de lâcher prise et de s'abandonner à cette proposition,



décalée, non-sensique et poétique. Au beau milieu de ce stoïcisme-roi, on s'amourachera de ces anti-héros déterminés, qui ont érigé leurs propres lois, leurs propres références morales et les confrontent parfois à la normalité (vague concept pas très marrant). Voici un autre cinéma, drôle et émouvant en son genre, de la part d'un réalisateur qui, en

cinq ans, a développé un art à part, hautement sophistiqué, et dont la liberté est terriblement galvanisante. **E S**

De Quentin Dupieux. Avec Jack Plotnick, William Fichtner, Eric Judor. États-Unis. 1h30.
Sortie le 5 septembre



Wrong

de Quentin Dupieux avec Jack Plotnick, Éric Judor, Alexis Dziena, Steeve Little, William Fichtner. **En salle le 5 septembre**

« J'ai écrit Wrong en employant la même méthode que sur mes autres films, c'est-à-dire un peu au hasard. » Allons bon. « Une fois que j'ai mis à plat tous ces hasards, je relie les choses entre elles. » Et après ? « J'essaie de ne pas trop avoir le contrôle. » Le résultat donne à peu près ça : Dolph a un prospectus pour pizza avec un lièvre dessus. Le prospectus, pas la pizza. Il a un engin motorisé, un voisin flippant et un jardinier. Le voisin court, Dolph a perdu son chien. Victor, le jardinier, a une chemise à carreaux. Dolph commande une pizza à Emma, qui prend son numéro. Ronnie, le détective, sait où est Paul, le chien du voisin : maître Chang pourrait bien l'avoir enlevé. Pendant ce temps, Dolph a peut-être perdu son boulot. Si le spectateur n'a pas tout suivi, Quentin Dupieux n'a pas prévu de le prendre par la main : « La science qui consiste à piloter le spectateur ne m'intéresse pas vraiment. Je préfère créer mon propre monde qui dérange. »

Après son premier moyen métrage, le bien nommé *Nonfilm* (2002), Dupieux avait pris l'habitude de susciter la curiosité avec des projets *a priori* sexy : *Steak* (2007), hilarant autant qu'inabouti, qui mêlait les meilleurs mots-clés du moment, à savoir « Éric & Ramzy », « chirurgie esthétique » et « teddy américain » ; *Rubber* (2010), l'histoire d'un pneu serial killer. Cette fois, le pitch est à première vue moins vendeur : dans une banlieue pavillonnaire américaine sans saveur, un chien disparaît. « Ça ressemble à un prétexte. Mais je me suis vite rendu compte qu'il y avait quelque chose de poignant dans l'histoire de ce type qui perd son chien », argumente Dupieux. « Wrong parle d'un amour perdu. C'est un chien mais ça pourrait être n'importe quoi, ou n'importe qui », ajoute l'acteur Jack Plotnick, pour qui le personnage de Dolph a été spécialement écrit.

Wrong est un film d'acteurs. Avec eux, Dupieux adopte une méthode de travail toute personnelle : pas de répétitions, pas de retour vidéo ni de chef opérateur. « Je préfère que l'énergie reste entre moi et les comédiens. » Une méthode qui doit sans doute un peu à ses lectures, et notamment au best-seller d'Eckhart Tolle,

The Power of Now, que le réalisateur relit sans cesse et qu'il offre, ému, à ses proches collaborateurs et à ses acteurs. Comme Jim Carrey, Quentin Dupieux est absolument fan de ce psy canadien à la tête de farfadet, avec son collier de barbe à la Laspalès et sa voix suave qui propose des conférences en ligne et des retraites à 900 dollars dans la lignée de ses ouvrages de vulgarisation ésotérique. Si le maître Eckhart n'aura pas calmé l'hyperactif – trois nouveaux albums sous son pseudo, Mr. Oizo, et deux nouveaux films à venir –, il aura fait évoluer en profondeur sa méthode et son discours. « Pour qualifier Quentin, je dirais "charismatique" », résume un de ses producteurs, qui se félicite d'avoir à faire à un réalisateur qui termine ses films dans les temps et sans dépasser son budget. Son secret ? Savoir ce qu'il veut : « Je commence à atteindre ce qui m'obsède depuis que je fais des films : ce ton hyperréaliste. »

Là est sans doute l'intérêt de Dupieux : un filmage et une direction d'acteurs qui font fi des artifices, mais des situations et des personnages qui naviguent entre l'absurde et la folie. « Les personnages sont-ils sains d'esprit dans une autre réalité ou sont-ils fous dans la nôtre ? s'interroge Plotnick. Pour moi, tout fait sens, c'est juste que personne ne s'attend à ce qu'ils agissent de cette manière. (...) Dans les films de Quentin, au lieu de se demander "Pourquoi?", il faut juste se dire "Pourquoi pas?" Et on s'amuse tout de suite beaucoup plus... » Un conseil valable pour l'acteur comme le spectateur. « Quentin demande au public de prendre le train en marche : tu montes ou tu restes sur le quai. » Une chose est sûre, Wrong tient assurément plus du TGV sans arrêt que de l'omnibus. ● PAR BRIEUX FEROT

/ TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR BF SAUF QD (DP)

Wrong parle d'un amour perdu. C'est un chien mais ça pourrait être n'importe quoi ou n'importe qui. »

JACK PLOTNICK, ACTEUR

CINÉMA

Conte d'été

Auteur du culte *Rubber*, l'odyssée d'un pneu serial killer, Quentin Dupieux revient avec *Wrong*, ou les tribulations d'un jeune homme à la recherche de son chien. Une percée poignante dans une dimension parallèle, un ovni aux portes de l'absurde pimenté d'un humour pince-sans-rire. Un coup de cœur. Par Yann Gonzalez et Jean-Sébastien Chauvin.

LE MONDE DE DUPIEUX

Depuis quelques années, Quentin Dupieux fait figure d'extraterrestre au sein du cinéma français. Une carrière résumée en trois étapes.

FLAT ERIC (1999)

Musicien électro plus connu sous le pseudo de Mr Oizo, Dupieux a vu sa carrière décoller grâce à la création de cette petite peluche jaune, devenue l'héroïne d'une série de spots publicitaires pour une célèbre marque de jeans.



STEAK (2007)

Budget conséquent et bide monumental pour ce premier long-métrage avec Eric et Ramzy. Soit l'affrontement de deux bandes rivales d'«ados» de 35 ans, la plupart ravagés par la chirurgie esthétique. Une sorte de Grease qui aurait abusé de la fumette.



RUBBER (2010)

Comme *Wrong*, *Rubber* a été tourné aux États-Unis, sous le soleil du désert californien et à l'aide d'un simple appareil photo 5D. Une histoire improbable de pneu psychopathe qui, projeté à Cannes il y a deux ans, impose définitivement Dupieux comme cinéaste culte. [YG]



Il suffit parfois d'un rien pour que notre réalité bascule et nous plonge dans une nouvelle dimension. C'est dans l'élaboration de ces détails irrationnels que Quentin Dupieux excelle : ici, un réveil matin qui passe de 7 h 59 à 7 h 60, des employés qui travaillent dans un bureau envahi en permanence par la pluie, un pompier qui dévore un sandwich à quelques mètres d'un camion en feu... Si son film précédent, *Rubber*, était d'emblée donné comme dingue (on y suivait les aventures d'un pneu télépathe et serial killer), la folie de *Wrong* est moins immédiate, relevant davantage d'une inquiétante (et souvent hilarante) étrangeté. Dolph Springer, un trentenaire ordinaire, y part à la recherche de son chien disparu auquel il voue un amour infini. Cette trame classique déraile bientôt grâce à une galerie de personnages plus ou moins décalés, dont un jardinier français mort puis ressuscité (Eric Judor) et un détective qui analyse les souvenirs des étrons canins ! Mais ce qui est beau, dans *Wrong*, c'est que l'humour pince-sans-rire de Dupieux ne s'exerce jamais au détriment de ses personnages. Nulle ironie, ici, mais plutôt un voyage sincère et très premier degré dans un monde parallèle qui n'appartient qu'à son auteur – même si l'on pense parfois au *Twin Peaks* de Lynch. Il faut voir l'acteur principal, Jack Plotnick, traverser le film les larmes aux yeux et la voix cassée, obsédé de bout en bout par sa quête, indifférent à l'incongruité du monde qui l'entoure. Cette croyance du protagoniste est aussi celle d'un cinéaste qui assume son côté mélo au même titre que ses idées les plus régressives, comme si tout, ici, pouvait cohabiter sans peine et sans le moindre effet tape-à-l'œil. C'est cette espèce de quiétude dans l'absurdité, de nonchalance face au dérèglement généralisé, qui fait de *Wrong* le film le plus stimulant et singulier vu depuis longtemps en France. [YG]
Wrong, de Quentin Dupieux. Avec Jack Plotnick, Eric Judor, Alexis Dziena. Sortie le 27 juin.

WRONG

Quentin Dupieux

En salles le 27.06.12

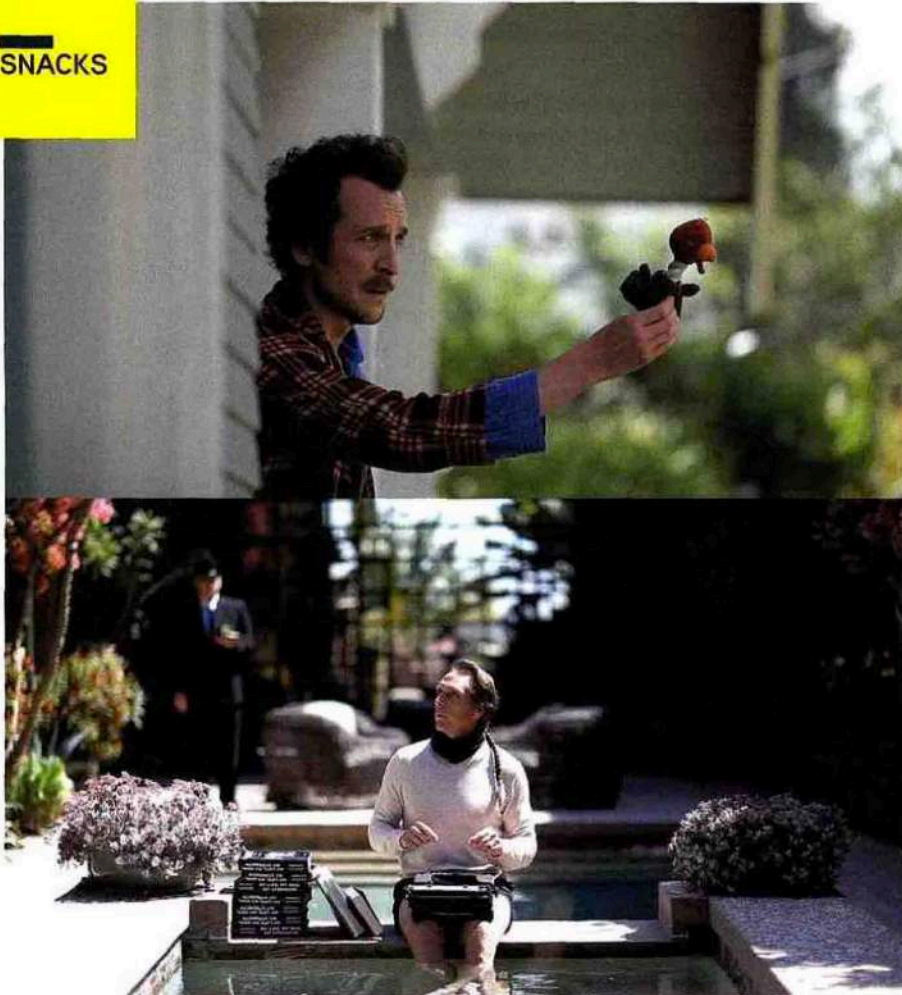
Un réveil matin affiche 7h59. Le petit volet mécanique s'anime, clic, clic : il est 7h60. Avec le réveil matin farceur, c'est l'alarme d'un *nonsense* désormais bien identifié à Dupieux qui résonne dès l'entame du film. De quoi parle *Wrong*? D'un type sans qualité, dans une banlieue américaine anonyme, qui a perdu son chien, enlevé en fait par un mystérieux gourou à natte qui apprendra au type à communiquer par télépathie avec l'animal. Pendant que l'enquête avance grâce à un détective qui a réussi à traduire en signal VHS les souvenirs d'un étron déposé par le chien le matin du kidnapping, le type est harcelé par une livreuse de pizza nymphomane qui le prend pour un autre (ou pas) et par Eric Judor qui joue un jardinier mexicain avec un accent français. Il y a d'abord une certaine inquiétude à voir Dupieux s'entêter sur la voie d'une étrangeté d'autant plus volontariste que *Rubber*, malgré ses qualités (le pneu, personnage fabuleux), avait cherché à la situer sur un horizon théorique de déconstruction (le pénible ruban du « No



reason » pour emballer l'absurdité du scénario) au final très limité. Mais *Wrong*, à la fois moins et plus ambitieux, continue ce programme sans autre conviction que celle qu'il loge dans la toute-puissance d'un récit s'avançant comme une sorte de serpent monstrueux, lancé la gueule ouverte dans un imaginaire où tout devient disponible. Ce récit malade, qui progresse comme par métastases, est au final d'une impressionnante vitalité. Il creuse surtout une pente inquiète et terrifiante (le film n'est pas vraiment drôle au fond, limite sinistre) qui est bien ce qui intéresse le plus chez Dupieux, et l'installe un peu mieux dans la lignée

Bunuel-Resnais-Lynch à laquelle sans doute il prétend. Et qui continue de trouver dans les images de l'Amérique l'origine de plus en plus cohérente de son traumatisme. Après les *fifties* adolescentes (*Steak*), après le désert (*Rubber*), *Wrong* s'empare ici de l'imagerie des banlieues pavillonnaires en brouillant la ligne de partage qui y prévaut d'habitude (normalité de surface vs. folie souterraine). Le « why ? » qui envahit peu à peu le dialogue y est moins éloge du *nonsense* que cri d'effroi d'une Amérique vue depuis les rêves malades d'un Français lui-même plein de terreur. J.M.

SNACKS



LE FILM

Wrong

PAR KÉVIN TANIQUET

Les salles obscures vont vibrer début septembre avec la sortie de **Wrong** troisième long-métrage de Quentin Dupieux, alias Mr Oizo. Après le délire écolier en compagnie d'Éric et Ramzy puis l'ovni *Rubber* et son pneu tueur, le réalisateur (de moins en moins musicien) revient pour une nouvelle expérience cinématographique qui repose sur une histoire simple : Dolph (Jack Plotnick, excellent) a perdu son chien, Paul. Un certain Master Chang pourrait en être la cause et le détective Ronnie, la solution au problème. Un pitch très minimaliste, sujet à toutes sortes de folies de la part du metteur en scène, dans un savant mélange entre étrange et réalisme. La séparation n'est jamais faite de manière franche, de quoi générer chez le spectateur un agréable malaise, accentué par la cohabitation d'éléments banals et d'événements absurdes (il pleut dans un bureau, une femme accouche après une seule journée de gestation, le réveil affiche 7h60). *Wrong* déroute par son univers décalé - hello Mr Lynch - et déstabilise le plus souvent : cette scène est-elle drôle ou sérieuse ? Ajoutez à cela une bande originale (composée par Tahiti Boy et Mr Oizo) des plus soignées et vous n'aurez plus qu'une hâte en ce début d'été : que la rentrée arrive.

WRONG, sortie le 5 septembre
WWW.WRONGTHEMOVIE.COM

LA MIXTAPE

50 cent *The Lost Tape*



LE RAPPEUR

"Je suis la raison pour laquelle tu fais des mixtapes, connard."
50 Cent a (un peu) raison. Il y a dix ans, il a été l'un des premiers à s'approprier le format freestyle/inédits/reprises pour booster sa réputation et décrocher un contrat juteux. Aujourd'hui, ex-star essulée, Fifty refuse de changer de formule, et rappe toujours comme s'il n'était jamais sorti du Southside, Queens.

LA MIXTAPE

Tenue par DJ Drama, *The Lost Tape* est la première participation de 50 Cent à la série prestigieuse des *Gangsta Grillz*, véritable baromètre du buzz dans le rap américain des années 00. C'est aussi sa seule vraie échappatoire : 50 Cent n'est plus assez bankable pour convaincre son label de sortir un album officiel. Tout fout le camp.

LE MORCEAU

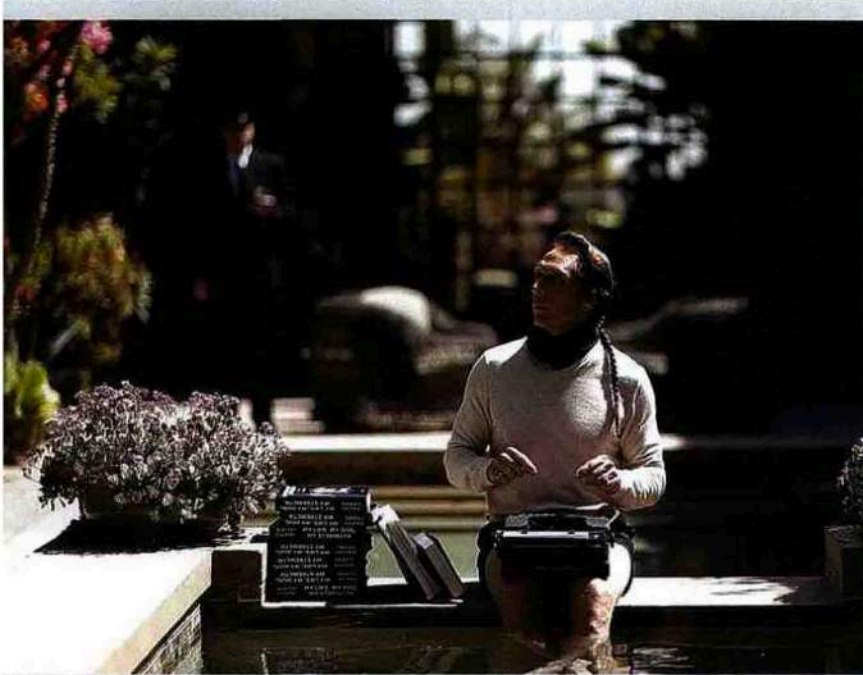
"Murder One" s'impose comme une mise à jour réussie du style 50 Cent. Le bagout agressif est intact, mais c'est surtout la production musclée d'Araabmuzik qui lui va comme un gant. De quoi rêver d'un projet commun entre le (déjà) vétérán et le jeune surdoué. (JBV)

WWW.THISIS50.COM

CINÉMA

PAR JACQUES MORICE

NOTRE COUP DE CŒUR



Un chien, un gourou, un film ovni

Dans un quartier résidentiel américain, l'histoire totalement absurde et inquiétante d'un homme en quête de son chien. Quentin Dupieux, musicien passé au cinéma (*Steak* et *Rubber*), déroute toujours.

Est-ce parce qu'il a d'abord percé dans l'électro sous le nom de Mr Oizo ? Le cinéma absurde et très insolite de Quentin Dupieux vient en tout cas d'ailleurs. Après *Steak* (2007), manifeste de l'idiotie, et *Rubber* (2010), périple d'un pneu à la lisière du désert, voici *Wrong* qui narre les déboires d'un personnage neutre, dans la banlieue résidentielle et alanguie d'une ville américaine. Un matin, Dolph (Jack Plotnick) découvre que son chien fidèle a disparu. Il est effondré, le cherche partout, interroge et découvre qu'il a été kidnappé par un mystérieux gourou. Un pitch déjà bizarre, mais ce n'est rien comparé à l'effet produit, mi-grotesque, mi-flippant. On ne sait jamais si c'est du lard ou du cochon. Par ses silences incongrus, ses sautes d'humeur, ses coq-à-l'âne, dans le fond comme dans la forme, Quentin Dupieux déjoue les attentes du spectateur en le plongeant dans un univers feutré, un peu déshumanisé. C'est Dada au pays de l'Oncle Sam avec, entre autres moments hirsutes, le passage d'Éric Judor (oui, le comparse de Ramzy, et qui parle un américain de maternelle !) dans le rôle d'un jardinier. C'est gratuit parfois, mais pas que : dans cette étrange gram-maire cinématographique distendue affleurent une peur irrationnelle de l'anormalité et l'angoisse sourde de se retrouver tout seul face au chaos ou au néant. De là l'attachement au chien, preuve que l'animalité peut être une alliée rassurante, un baume pour le quotidien.

Wrong
de Quentin Dupieux
Sortie le 29 août

RÉÉDITIONS EN SALLES

Lola de Jacques Demy (1961)

Sortie le 25 juillet en version restaurée

Anouk Aimée d'une beauté renversante, une ville maritime (Nantes), une ronde de coïncidences et de souvenirs, une douce amertume qui flotte dans l'air et les cafés : c'est *Lola*, premier film de Jacques Demy, où enchantement et désenchantement se donnent la main pour une danse des sentiments mêlant nostalgie et promesses.



Cycle Edgar G. Ulmer

Jusqu'au 5 août à la Cinémathèque française

Il vous reste encore quelques jours pour profiter de la rétrospective Edgar G. Ulmer, as de la série B. C'est en tournant vite des films à très petits budgets que ce cinéaste américain s'est permis toutes sortes d'audaces, dans le style comme sur le fond (politique ou psychologique). À voir : *Détour* (1945), perle de la série noire, *Barbe-Bleue* (1944) qui croise l'art et le crime, ou bien encore *le Bandit* (1955), western très original conçu comme un huis clos.

DVD

Oslo, 31 août

Éd. Memento Films

2012 n'est pas finie, mais on sait déjà que ce film norvégien sera notre préféré de l'année. Le défi pour le cinéaste, Joachim Trier, était de taille : faire oublier *le Feu follet* de Louis Malle en adaptant de nouveau



le roman culte de Drieu La Rochelle, dernière virée d'un homme au terme d'une cure de désintoxication et à l'heure des bilans. C'est absolument poignant et d'un désespoir paradoxalement très lumineux.



MADFOR CULTURE



L'HOMME DE LA SEMAINE

QUENTIN DUPIEUX

APRÈS "RUBBER" ET SON PNEU PSYCHOPATHE, IL SIGNE UN TROISIÈME LONG MÉTRAGE DÉJANTÉ, "WRONG", À DÉCOUVRIR LE 26 AOÛT POUR ATTAQUER LA RENTRÉE DU BON PIED.

En 1999, son tube « Flat Beat » et l'album « Analog Worms Attack » remportent un succès phénoménal. Il met en scène la célèbre créature jaune Flat Eric dans ses clips, et dans une série de films publicitaires pour la marque Levi's. En parallèle, il réalise des clips vidéo pour Sébastien Teller, Laurent Garnier ou Alex Gopher. Après un moyen métrage, « Nonfilm », en 2001, il réalise six ans plus tard son premier long métrage, « Steak », avec le duo de choc Éric et Ramzy. Il tourne son deuxième film, « Rubber », en quinze jours, à l'aide d'un appareil photo numérique. Le personnage s'appelle Robert, il est télépathe et amoureux d'une jolie jeune femme. Le problème : Robert est un pneu, ascendant serial killer. Avec ce synopsis fou, Dupieux fait le tour des festivals en commençant par Cannes. En 2012, « l'Incrévable » est revenu sur la Croisette pour présenter, à la Quinzaine des réalisateurs, un court

métrage tourné à Los Angeles avec Marilyn Manson et Marc Burnham, premier des sept chapitres de la comédie « [Wrong] Cops ». Touche-à-tout, il vient également de sortir un EP sous l'alias de Mr. Oizo, intitulé « Stade 3 », en téléchargement gratuit. Tout ça juste avant la sortie de « Wrong », en août, qui le range définitivement dans la liste des cinéastes barrés. Le pitch ? Paul, le bien-aimé chien de Dolph Springer, a été enlevé par un curieux personnage, Master Chang. Au casting de ce film présenté pour la première fois à Sundance, William Fichtner, Jack Plotnick, Steve Little, Alexis Dziena et Éric Judor, dans le rôle de Victor, jardinier franco-mexicain. Dupieux planche actuellement sur un nouveau long métrage, « Réalité », autour d'une fillette, d'un présentateur TV ringard et d'un cinéaste raté. Du barré en or.

Elen Pouhaër

ÇA FERAIT UN BON FILM!



ON AIME LE ROMAN.
ON ADORERAIT LE FILM...

► « Au moindre geste », de Boris Le Roy, éditions Actes Sud, 128 p., 15 €.

LA BANDE-ANNONCE

Architecte à Paris, Ugo Massi reçoit la visite d'une policière à propos de son père, Carlo, ancien activiste d'extrême-gauche, disparu depuis des années. « Si vous appreniez qu'il était vivant, vous feriez quoi ? » Ugo, tout en séduisant la belle employée des RG, se lance dans une contre-enquête qui le conduit à Marseille, dans la Cité radieuse de Le Corbusier...

LE RÉALISATEUR

À la fois récit générationnel sur les rapports père-fils, polar tendu et variation fascinée sur la mythologie de l'activisme politique des seventies, ce premier roman au rythme haletant et saccadé fourmille d'un bon scénario à Fred Cavayé, le réalisateur de « Pour elle » et « À bout portant ».

LE CASTING



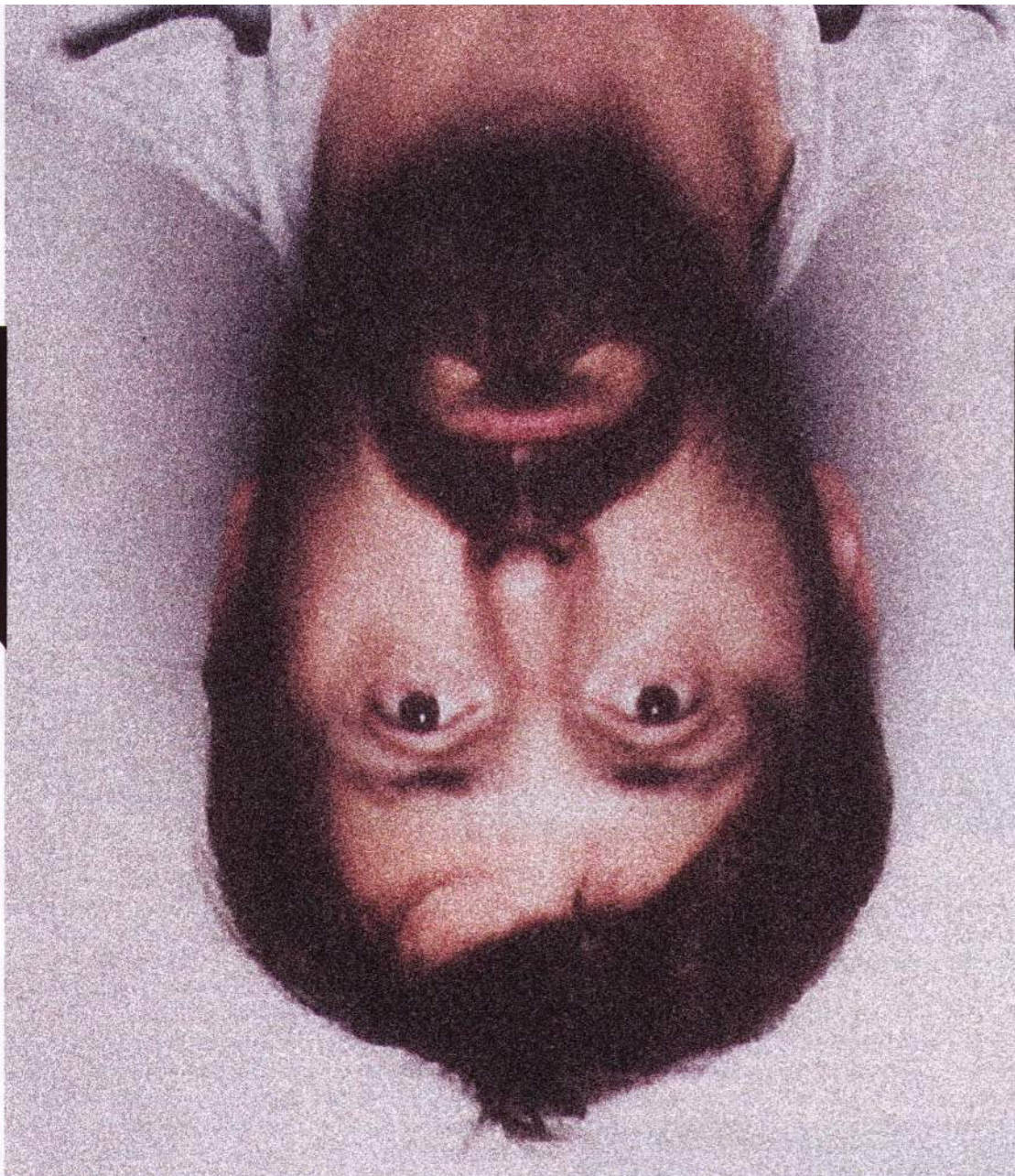
Clovis Cornillac dans le rôle d'Ugo et Isabelle Carré en policière au caractère bien trempé. Quant à Carlo

Massi, ex-gauchiste en cavale, ce sera Gérard Lanvin, pour un rôle proche de son personnage de bandit épais dans « L'Ennemi public n°1 ».

Bernard Quiriny

PRESSE INTERNATIONALE

WRONG



QUENTIN AUS FRANKREICH - SICHER KEIN FLAT BEAT

EIN INTERVIEW MIT

QUENTIN DUPIEUX

Monsieur Dupieux ist den Nachtschwärmern unter uns sicher zunächst als Mr. Oizo bekannt. Unter seinem Künstlernamen, den er eigentlich gar nicht nötig hat, wenn man sich seinen realen Namen ansieht, reiht er seit ca. 15 Jahren einen Hit der elektronischen Musik an den anderen. Der putzige gelbe Plüschfreund Flat Eric, den Mr. Oizo geschaffen hat, hat es sogar in eine Levis-Jeans-Werbung geschafft. Unter seinen Songs firmieren auch Titel wie »Bruce Willis is dead«, und er betont gerne, dass seine Werke eigentlich ohne Konzept und Struktur entstehen und absolut ohne Sinn sind.

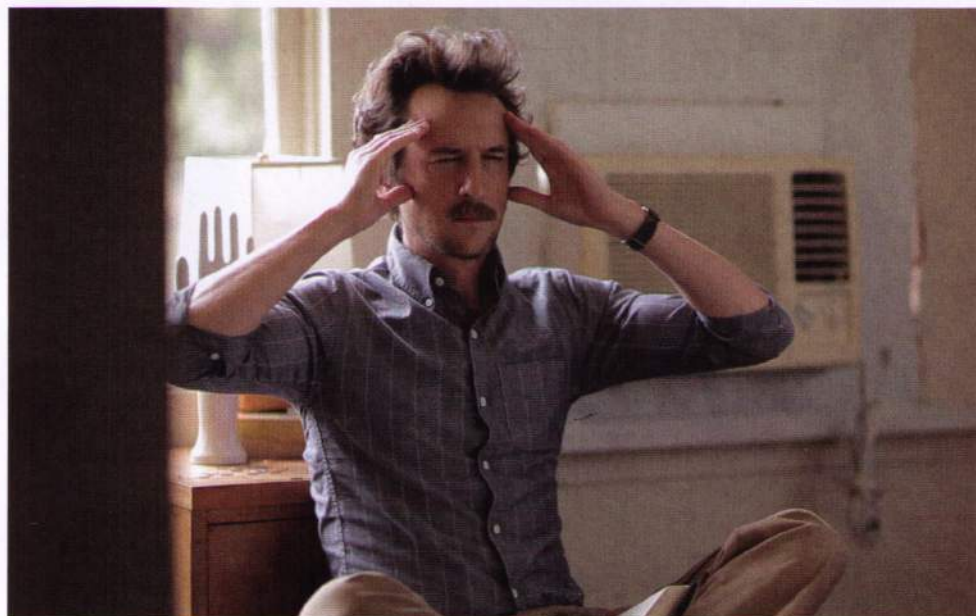
Jetzt, da er finanziell keine schlaflosen Nächte mehr haben wird, hat er es sich zum Hobby gemacht und inszeniert Filme unter seinem richtigen Namen. Und die haben es in sich. Einerseits knüpfen sie nahtlos an sein Musikkonzept an, andererseits wirken sie so erfrischend anders, dass das auch schon wieder ein Programm sein muss. Sein Killerreifenfilm RUBBER, der Erste seit Menschengedenken in diesem Genre, gilt längst als Kultfilm auf Meta-Meta-Meta-Ebene und zeugt von der Intelligenz dieses großartigen Künstlers. Jetzt stellt er uns seinen neuen Film WRONG vor, der ähnlich wie RUBBER veranlagt ist und ebenso dem No-Reason-Konzept folgt, aber inhaltlich noch eine Stufe höher erklimmt. Dabei ist das Budget absolut nebensächlich, denn geniale Ideen und Irrsinnigkeiten, die aber bei genauerem Hinsehen die Essenz des Lebens sind, sind unbezahlbar, und Quentin hat sie alle. Wer das Interview mit ihm auf der DVD von RUBBER kennt, weiß, welches Wagnis ich auf mich genommen habe, mit ihm ein Interview zu führen!

DEADLINE: *Wo bist du gerade?*

QUENTIN DUPIEUX: Ich bin in Los Angeles, wo ich wohne.

DEADLINE: *Welchen Film hast du zuletzt gesehen?*

QUENTIN DUPIEUX: Ich habe mir gerade zum wiederholten Male *BREAKFAST CLUB* auf Netflix



angesehen. Der ist aus den 80ern, und ich wollte etwas Lustiges sehen. Ich habe den Film geliebt, als ich jung war, und jetzt wollte ich ihn mir noch mal ansehen, und ich liebe ihn immer noch.

DEADLINE: *Ich habe mir vorhin noch mal RUBBER angesehen, und auf der DVD ist auch ein sehr interessantes Interview mit dir, welches du selber inszeniert hast. Ich fand sehr interessant, wie es*



deine Meinung über Journalisten widerzuspiegeln scheint. Was denkst du über die Bedeutung, ein Interview zu geben? Gefällt es dir überhaupt auf irgendeine Art und Weise?

QUENTIN DUPIEUX: Das ist ein sehr schwieriges Thema. Manchmal macht es einfach Spaß, über etwas zu reden, was du tust, aber meistens erwarten die Journalisten, dass du mehr nachdenkst, dass du Gründe findest, warum du etwas so oder so gemacht hast, auch wenn du das selber manchmal gar nicht erklären kannst. Du kannst

nicht einfach sagen: »Ich weiß nicht«. Wenn du ein Interview machst, wie dieses hier, musst du das Spiel des Journalisten akzeptieren. Dann musst du Gründe und Antworten künstlich erschaffen. Es gibt immer ein Warum, und dann muss ich nachdenken und nach passenden Antworten suchen.

DEADLINE: *Nachdem ich mir RUBBER und WRONG angesehen habe, habe ich mich gefragt, wie du in dieser Welt überleben könntest, wenn du kein Künstler wärst und dich nicht dadurch ausdrücken könntest.*

QUENTIN DUPIEUX: Ich weiß es nicht, darüber habe ich nie nachgedacht. Es ist natürlich für mich. Schon als ich jung war, wollte ich immer etwas erschaffen, ich filmte verschiedene Geschichten und zeichnete z.B. viele Cartoons, und dann fing ich an, Musik zu machen. Ich bin nicht so gut darin, eine bestimmte Sache zu tun. Wenn ich kein Künstler geworden wäre, hätte ich nichts anderes tun können. Ich hätte Koch werden können, aber ich komme nicht mal in meiner eigenen Küche gut zurecht. Ich denke, dass ich nur gut darin bin, etwas zu erschaffen, oder zumindest versuche ich es.

DEADLINE: *Wenn du arbeitest, denkst du dabei auch irgendwie an das Geld oder an das Publikum?*

QUENTIN DUPIEUX: Natürlich mache ich einen Film wie *WRONG* nicht für das Geld. Ich denke aus meiner Perspektive, dass ich starke Visionen habe, manchmal habe ich Ideen, die ich sofort umsetzen möchte, und ich weiß dabei nicht, warum ich das gerade tun möchte. Das ist nicht der Prozess, um einen Film für ein breites Publikum zu machen. (lacht) Wenn du es in der Filmbranche an die Spitze bringen willst, musst du dich mit vier oder fünf

Autoren zusammensetzen, du denkst, was der letzte große Erfolg in diesem Genre war, und so weiter. Aber das ist nichts Verwerfliches, manche Leute sind sehr gut im Mainstream. Mir gefallen diese Filme auch selber, aber ich bin nicht gut darin. Ich habe da eine sehr einfache Herangehensweise als Künstler: Ich habe eine Vision, und dann tue ich, was ich fühle. Einigen wird es gefallen, andere werden es hassen, aber das ist mir egal.

DEADLINE: *Du hast über RUBBER gesagt, dass er nichts anderes als eine Komödie ist. Kritiker und Fans dagegen sprachen von einer Hommage an Genrefilme, einen Metafilm oder Ähnliches. Würdest du auch über WRONG sagen, dass er nichts weiter als eine Komödie ist?*

QUENTIN DUPIEUX: Mein Ziel mit einer Komödie ist es, dass der Film Menschen gefällt und dass sie vielleicht dabei lachen. Es geht immer darum, Menschen zum Lachen zu bringen. Ich war bei ein paar Vorführungen von *RUBBER* dabei, und der Saal hat getobt, das ist, was mich glücklich macht. Ich will nicht versuchen, etwas zu zeigen, damit der Zuschauer denkt, dass ich besonders intelligent wäre oder ihm etwas über das Leben erzählen möchte. Ich versuche einfach nur lustig zu sein, mit meiner Vision.

DEADLINE: *Ich fand RUBBER und WRONG sehr lustig, und ich kann verstehen, dass du sagst, dass sie Komödien sind, aber es gibt einige Szenen in WRONG, die einem unweigerlich die Probleme unseres Lebens vor Augen führen. Würdest du WRONG auch als traurigen oder melancholischen Film beschreiben?*

QUENTIN DUPIEUX: Ich verstehe, was du meinst. In einer Komödie sitzt du als Zuschauer in deinem Sessel und erwartest, dass dich der Regisseur zum Lachen bringt, das ist die Voraussetzung. Das Publikum zu erheitern ist das einzige Ziel einer Komödie, und der Zuschauer erwartet das. Ich versuche von diesem System, dieser Einseitigkeit wegzukommen. Ich glaube, dass es nichts gibt, was nur positiv oder nur negativ ist. Manchmal wenn man lacht, könnte und möchte man sogar gleichzeitig auch weinen. Manchmal lacht man als spontane Reaktion auf etwas, aber innerlich verspürt man Traurigkeit, und manchmal ist es auch umgekehrt. Ich möchte gar nicht so wirken, als wüsste ich, was ich tue, ich möchte es einfach nur machen. Du siehst also, ich habe über deine Frage reflektiert, und ich würde sagen: Ja, *WRONG* kann man auch als einen traurigen Film sehen. Ich versuche lustig zu sein, aber ich hasse Menschen, die überzeugt davon sind, lustig zu sein. Wenn ich jemanden sehe, der sich selbst präsentiert und den Eindruck vermittelt, jemanden zum Lachen bringen zu wollen, wende ich mich gelangweilt ab. Ich versuche Komödien zu machen, die enger mit echten Emotionen verbunden sind. Echte Emotionen sind etwas sehr Verwirrendes und oft Vermischtes. Du bist nie einfach nur traurig oder einfach nur glücklich, wir sind immer beides gleichzeitig.

DEADLINE: Ich verstehe, wenn du sagst, dass dir die Ideen für die Geschichten, die du erzählst, spontan in den Sinn kommen und du sie nach spontanem Empfinden umsetzt. Aber gilt dies auch für deine technische Arbeit, also etwa die Kameraführung, den Schnitt, die Auswahl der Musik usw.? Denn audiovisuell wirken deine Filme perfekt gestylt.

QUENTIN DUPIEUX: Wenn man einen Film macht, gilt es, viele verschiedene Aspekte zu berücksichtigen. Ich erschaffe alles, auch z.B. die Kameraarbeit, auf dem Set. Ich gebe mir das nie im Vorfeld selber vor. Ich mag es, überrascht zu sein und in unerwartete Situationen gebracht zu werden. Normalerweise kommen mir die besten Ideen immer auf dem Set, auch was die Kameraeinstellung oder das Arrangement der Akteure in der Szene betrifft. Was den Stil des Films angeht, den erschaffe ich gemeinsam mit meiner Frau, die Art Director ist, wie ihr es nennt. Wir arbeiten gemeinsam an den visuel-

len Aspekten des Films. Alles muss passen und der Geschichte dienen. Es ist ein Mix aus Spontaneität und echter Arbeit und Forschung.

Szene gedreht. Und sie scheint dem Film PEE-WEES IRRE ABENTEUER entsprungen zu sein. Ein Film, den ich als Jugendlicher zweimal die Woche gesehen habe und total liebte. Es geht um einen Jungen, der sein Fahrrad verloren hat, und den gesamten Film über sucht er es. Ein brillanter Film. Und als ich ihn mir wieder angesehen habe, nach den Dreharbeiten zu WRONG, dachte ich, fuck, das ist ja genau wie in meinem Film. Also hat mich dieser Film unbewusst beeinflusst, denn am Ende von ihm gibt es eine identische Szene, nur eben mit Fahrrädern statt Hunden. Aber normalerweise, wenn ich an eine bestimmte Szene aus einem anderen Film während des Drehs denke, verändere ich sie, und es ist schwer, dann später zu sagen, was mich beeinflusst hat.

DEADLINE: Wie hast du die Schauspieler für WRONG ausgewählt? Arbeitest du mit Menschen zusammen, die du auch privat schätzt, oder suchst du

nach dem perfekten Charakter für die entsprechende Rolle?

QUENTIN DUPIEUX: Ich arbeite mit einem sehr guten Casting Director. Normalerweise lesen wir das Drehbuch gemeinsam und reden darüber und nehmen uns für jeden Charakter zwei Stunden und setzen uns mit ihm auseinander. Ich rede dann über meine Vorstellungen, und auf deren Basis schlägt sie mir dann verschiedene Schauspieler vor. Manchmal bin ich sofort zufrieden damit, und manchmal schauen wir uns nach einem anderen Schauspieler um. Manchmal überrascht sie mich, wenn sie mir einen Schauspieler bringt, der eigentlich nicht in die Rolle passt, aber etwas ganz Neues zu ihr bringt. Der entscheidende Moment ist, wenn ich mir die Casting-Videos ansehe. Ich sehe ausgewählte Schauspieler, die meine Szene spielen, und manchmal ist es mir unangenehm, weil sie das sehr schlecht machen, und manchmal ist jemand unglaublich gut und muss unbedingt in den Film.

DEADLINE: Ist es für dich wichtig, dass die Schauspieler den Film verstehen? Redest du viel mit ihnen über ihre Rolle?

QUENTIN DUPIEUX: Das ist sehr unterschiedlich. Auf dem Papier sind meine Filme oft sehr eigenartig, und es ist sehr schwer, im Drehbuch meine Ideen gut darzustellen. Es ist eher selten, dass der Schauspieler nur auf Basis des Drehbuchs seine Rolle klar versteht. Aber das hat weniger etwas mit dem Schauspieler als vielmehr mit dem Drehbuch zu tun. Manche Schauspieler kommen nur für ein paar Szenen zum Dreh und lesen nur ihre Rolle und nicht das komplette Drehbuch. Ich bin derjenige, der alles versteht und zusammenführt, aber die Schauspieler haben oft nicht diesen Überblick. Das gilt natürlich nicht für den Hauptdarsteller, der das Drehbuch zehnmal liest und in engem Kontakt zu mir steht, wie Jack Plotnick in WRONG. Es ist nicht immer unbedingt von Vorteil, wenn der Schauspieler alles vom Film versteht, manchmal ist es besser, jemandem mehr Freiraum zu lassen. So entstehen magische Momente.

DEADLINE: Welche Schauspieler magst du? Mit wem würdest du gerne einmal zusammenarbeiten?

QUENTIN DUPIEUX: Im Moment würde ich gerne mit Johnny Depp zusammenarbeiten. Er ist ein großartiger Schauspieler, vielleicht der beste seiner Generation. Aber er wird zu oft in immer den gleichen Rollen verwendet. Er hat sich im Geldmachen verloren, versucht in immer größeren Filmen mitzumachen. Und diese verdecken sein Talent, du bemerkst es gar nicht mehr wegen der ganzen Effekte.

DEADLINE: Welche anderen Regisseure magst du?

QUENTIN DUPIEUX: Es ist vielleicht ein Klischee, weil zurzeit jeder ihn mag, aber mir gefällt Paul Thomas Anderson. Er ist jetzt im Moment der Größte meiner Meinung nach. Es ist egal, was er macht, welche Geschichte, es hat immer eine ungeheure Stärke.

DEADLINE: Wann bist du nach Los Angeles gezogen?

QUENTIN DUPIEUX: Vor zwei Jahren.

DEADLINE: Aus beruflichen oder aus privaten Gründen? Warum bist du aus Europa weggezogen?

QUENTIN DUPIEUX: Aus beruflichen Gründen, weil ich hier auch meine Filme mache. Es ist günstiger hier. Ich habe RUBBER auf Englisch gedreht, damit er ein größeres Publikum ansprechen kann. Wenn du einen Film auf Französisch machst, gucken ihn sich nur Franzosen an. Und es hat funktioniert, ich konnte RUBBER in 25 verschiedene Länder verkaufen. Es ist also einfacher, hier zu leben und zu arbeiten, aber ich liebe Los Angeles auch sehr, ich genieße jeden Tag hier. Ich habe vorher in Paris gelebt, und ich muss zugeben, dass mich nach einiger Zeit die Stadt etwas gelangweilt hat.

DEADLINE: Wenn du über das Kino nachdenkst, in welchen Kategorien denkst du? Denkst du in Genres, zeitlichen Abschnitten oder an europäisches und amerikanisches Kino, oder denkst du nur an einzelne Filme und siehst sie losgelöst von derartigen Zuordnungen?

QUENTIN DUPIEUX: Als ich zwischen 15 und 22 war, habe ich wahnsinnig viele Filme gesehen, und manche von denen haben mich geschockt, im positiven Sinn wohlgeerntet. Z.B. ARIZONA JUNIOR von den Coen-Brüdern. Diesen Film werde ich für immer behalten, und er wird mich immer beeinflussen. Manchmal gefallen mir Filme aus unerfindlichen Gründen, das ist es, was mir an Filmen gefällt. Wenn ich einen Film mache, reicht es mir, wenn er wenigstens einer Person gefällt und ich sie glücklich machen konnte. Diese Freude zu sehen, diese Liebe für deinen Film zu spüren, das ist ein unglaubliches Gefühl. Ich denke, das ist viel mehr wert, als in den Charts zu stehen.

DEADLINE: Vielen Dank für das schöne Interview!

QUENTIN DUPIEUX: Sehr gerne!

INTERVIEW GEFÜHRT UND ÜBERSETZT VON
LEONHARD ELIAS LEMKE

CONTACT /

**REALITISM FILMS
6, RUE CHABANAIS 75002 - PARIS**

**INFO@REALITISM.COM
01 40 15 03 90**